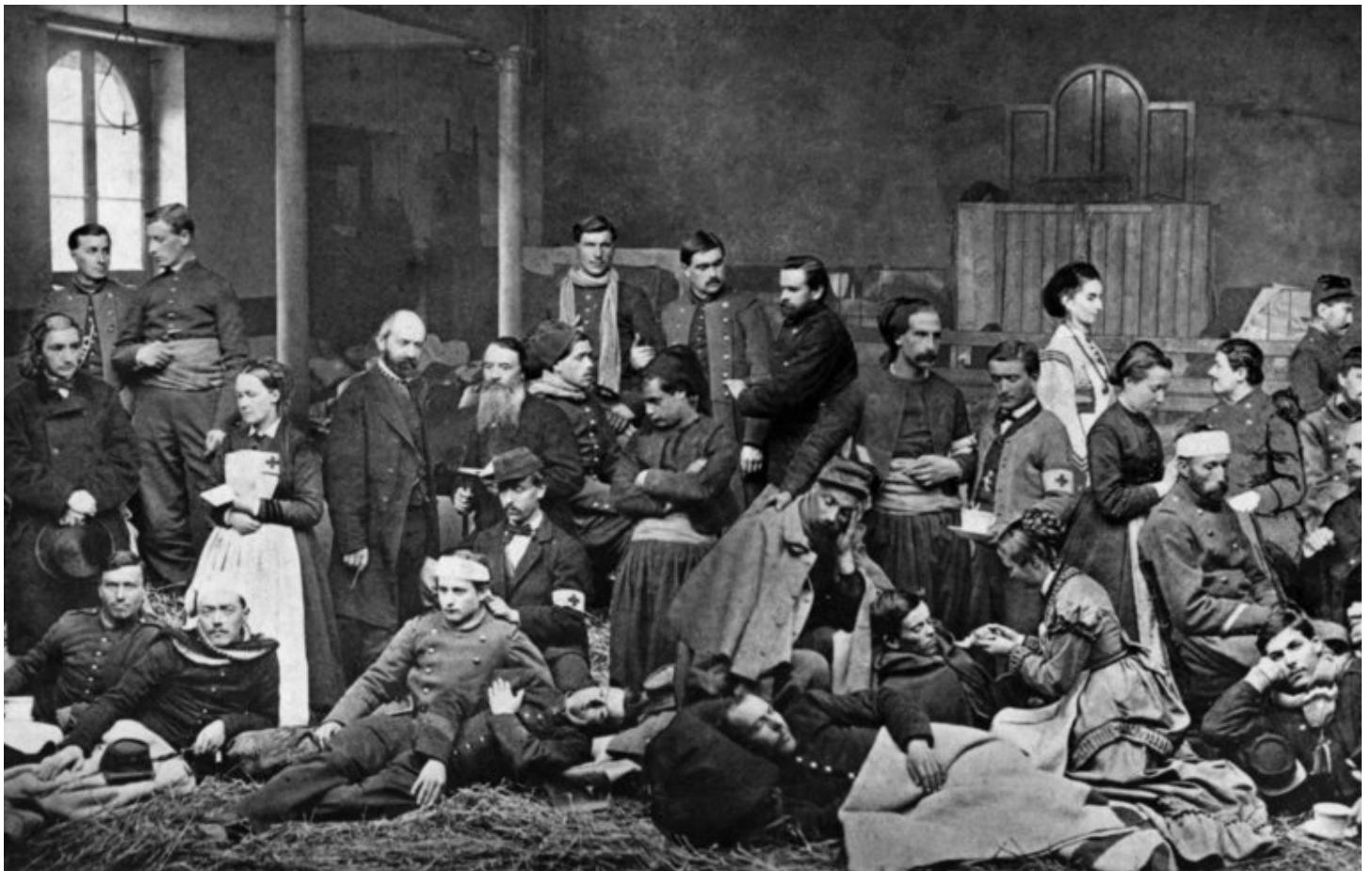


HISTOIRE ABONNÉ

Il y a 150 ans, l'arrivée de milliers de «Bourbaki» aux Verrières, une expérience humanitaire fondatrice



Le 1er février 1871, défaits par l'armée de Prusse, les troupes françaises du général Bourbaki, épuisées, malades, affamées trouvent asile en Suisse. Cet épisode tragique marque la première grande action de la Croix-Rouge suisse, fondée quatre ans auparavant et aura un impact durable sur le droit international humanitaire





François Bugnion

«L'armée est prête, il ne lui manque pas un bouton de guêtre», avait déclaré le maréchal Le Bœuf, ministre de la Guerre de Napoléon III, le 15 juillet 1870, lors du vote des crédits nécessaires à la mobilisation.

On a rarement fait preuve d'un tel aveuglement: mal équipée, mal entraînée et, surtout, dramatiquement mal commandée, l'armée française allait subir défaite sur défaite. Dès les premiers affrontements, en août 1870, elle doit abandonner l'Alsace et la Lorraine, à l'exception de quelques places fortes qui sont assiégées, notamment Strasbourg et Belfort. Le 2 septembre, Napoléon III capitule à Sedan avec 80 000 hommes, entraînant dans sa chute le Second Empire, tandis que les Prussiens marchent sur Paris.

Proclamée le 4 septembre, la République hérite d'une situation désespérée: Paris est assiégé et le gouvernement de la Défense nationale prisonnier dans sa capitale avec les meilleures troupes; Strasbourg, en flammes, doit se rendre le 28 septembre; le 27 octobre, le maréchal Bazaine capitule à Metz avec 150 000 hommes, permettant aux Prussiens de renforcer le siège de Paris, dont la population souffre de la faim et bientôt du froid.

Lire aussi: La guerre de 1870: son influence sur la Suisse

Objectif: rompre le siège de Paris

Toute l'attention va dès lors se concentrer sur Paris dont le sort décidera de l'issue de la guerre. De nouvelles troupes sont levées à la hâte en province pour tenter de rompre le siège de la capitale et sont jetées dans la bataille à peine équipées. L'Armée de la Loire, qui approchait de Paris, est rejetée vers le sud. Le 6 décembre, les Prussiens occupent Orléans. Dans Paris, le découragement se répand, tandis que les conditions deviennent de plus en plus précaires. Il gèle dans les maisons, le pain comprend autant de sciure que de farine, on voit reparaître sur les étals des bouchers les nourritures obsidionales: cheval, âne, chien, chat et rat.

Ne parvenant pas à dégager la capitale, le Ministère de la guerre tente une diversion vers l'est: une nouvelle armée est constituée sur les restes de l'Armée de la Loire; elle a pour mission de dégager Belfort, qui commande le passage entre Vosges et Jura et dont la garnison a su tenir l'assiégeant en échec; en cas de succès, cette armée devra libérer l'Alsace, menacer les lignes de soutien de l'envahisseur et attirer loin de Paris une partie de l'armée prussienne.

Riposte foudroyante

Victorieuse à Villersexel (9 janvier 1871), l'Armée de l'Est, commandée par le général Bourbaki, parvient à une portée de canon de Belfort avant d'être arrêtée sur la Lisaine. Trois jours de combats acharnés (15-17 janvier) ne permettent pas de forcer le passage de la rivière, tenu par des forces prussiennes pourtant bien inférieures en nombre mais infiniment mieux entraînées. La riposte de l'état-major allemand tombe comme la foudre: prélevant sur les troupes qui assiègent Paris, il constitue une nouvelle armée qui traverse la Bourgogne à marche forcée et parvient sur les arrières de l'Armée de l'Est, dont elle menace aussi bien les lignes de ravitaillement que les voies de repli.

La retraite est dès lors inévitable, retraite dramatique par un froid sibérien et dans une neige profonde. Démoralisées par des échecs successifs, épuisées par des marches et contremarches incessantes, cheminant avec peine sur la neige ou le verglas, les souliers en loques et les habits en lambeaux, les troupes s'abandonnent à leur destin, oubliant toute discipline et tout instinct de survie. Nombreux sont ceux qui désertent: d'autres, épuisés, se couchent dans la neige et meurent au bord de la route. Les chevaux, qui n'ont pas été ferrés à glace, faméliques, tombent sur le verglas et ne parviennent plus à se relever.

Bourbaki tente de se suicider

Le 26 janvier, écrasé par les désastres qui accablent son armée, le général Bourbaki tente de se suicider. Le 28, Jules Favre, ministre des Affaires étrangères du gouvernement de la Défense nationale, et le comte de Bismarck, chancelier de l'Empire allemand, proclamé quelques jours auparavant dans la

galerie des Glaces, signent à Versailles un armistice qui suspend les hostilités sur tous les fronts, sauf pour l'Armée de l'Est, ce qui ajoute encore à la confusion et au désarroi des troupes.

Sachant la guerre désormais perdue, voyant les Prussiens couper ses dernières voies de retraite, le général Clinchant, successeur de l'infortuné Bourbaki, doit se résoudre à demander son internement en Suisse, seule alternative à une capitulation.

Le 1er février à l'aube, au poste-frontière des Verrières, le général Herzog, commandant en chef de l'armée suisse, et le général Clinchant signent une convention qui autorisait l'Armée de l'Est à pénétrer en Suisse, à condition de déposer les armes. (1)

Un cortège de souffrances

Tout au long de la journée du 1er février, la nuit suivante et une partie de la journée du lendemain, on vit défiler un cortège ininterrompu d'hommes, de voitures, de chevaux, de pièces d'artillerie, de caissons et de fourgons.



Détail du Panorama Bourbaki d'Edouard Castres exposé à Lucerne.
— Domaine public

«Le spectacle que présenta l'entrée des troupes françaises de l'Armée de l'Est fut saisissant, et le cœur était profondément ému à l'aspect de telles souffrances», écrit le major Davall dans le rapport officiel sur les troupes françaises internées en Suisse, avant d'ajouter:

«Dès qu'ils ne furent plus soutenus par la crainte du danger continu qui les suivait depuis des semaines [...], dès qu'ils se sentirent sur un sol hospitalier où des mains secourables se tendaient vers eux de toutes parts, les soldats s'affaissèrent complètement et perdirent le peu d'énergie qui leur restait encore.

Un très grand nombre d'entre eux marchaient les pieds nus ou enveloppés de misérables chiffons [...], aussi beaucoup de ces malheureux avaient-ils les pieds gelés ou tout en

»

Un très grand nombre d'entre eux marchaient les pieds nus ou enveloppés de misérables chiffons [...], aussi beaucoup de ces malheureux avaient-ils les pieds gelés ou tout en sang. Les uniformes étaient en lambeaux [...]. Plusieurs d'entre eux avaient encore les pantalons de toile reçus à l'entrée en campagne et grelottaient à faire pitié.

A mesure que les soldats mettaient le pied sur le territoire suisse, ils étaient désarmés; on leur faisait déposer leur fusil, leur sabre et leur équipement contenant les munitions de poche. Bientôt d'immenses tas d'armes et d'effets s'élevèrent dans la neige des deux côtés de la route.

Les chevaux surtout présentaient le plus piteux aspect: affamés, privés de soins depuis longtemps, mal harnachés souvent, leur corps n'offrait parfois qu'une plaie dégoûtante; maigres, efflanqués et pouvant à peine se tenir sur leurs jambes, ils cherchaient à ronger tout ce qui se trouvait à leur portée: des jantes de roues, de vieux paniers, la queue et la crinière de leurs voisins étaient dévorés [...].

Les versants du Jura, couverts de neige, à travers lesquels trois ou quatre routes, seules praticables dans cette saison, conduisaient en Suisse, offraient un étrange spectacle. De longues lignes noires serpentaient à travers la campagne et se mouvaient sans interruption comme un torrent dont les eaux se précipitent dans la vallée; des milliers de voitures coupaient, par-ci, par-là, le flot humain qui passait; point de halte, point de repos [...].

Une toux stridente et continuelle se faisait entendre de la tête à la queue des colonnes, car tous, à peu près sans exception, en étaient affectés et ce mal qui leur déchirait la poitrine contribuait à augmenter leur affaissement.» (2)

Plus de 87 000 hommes

L'état-major français avait annoncé 42 000 hommes. En réalité, la Suisse accueillit 87 847 hommes, dont 2467 officiers, et 11 800 chevaux.

Les troupes furent hébergées dans 188 villes et villages répartis dans tous les cantons suisses, à l'exception du Tessin, au prorata de leur population.

Quelque 5000 hommes furent immédiatement évacués sur les hôpitaux, mais tous, pratiquement, durent recevoir des soins, et tous les lieux d'hébergement des internés – églises, écoles, casernes, etc. – furent transformés en lazarets.

Ce n'est qu'après la ratification des Préliminaires de paix, le 2 mars 1871, que l'Allemagne consentit au rapatriement des internés. Ce rapatriement fut réalisé du 13 au 24 mars. Le gros des troupes fut évacué en chemin de fer par Genève, le solde par les Verrières, Divonne, ou encore par bateau à travers le Léman.

Un millier de malades étaient encore hospitalisés et furent rapatriés par petits groupes, après guérison. Dix-sept cents internés sont décédés durant leur séjour en Suisse du fait du typhus, de la variole ou d'affections pulmonaires.

Des dispositions appliquées au cours des deux guerres mondiales

La Convention des Verrières, rédigée à la hâte par le général Herzog et signée aussitôt par le général Clinchant, devait avoir un effet durable. Elle servit en effet de modèle pour les articles 11 à 15 de la Convention de La Haye concernant les droits et les devoirs des puissances et des personnes neutres en cas de guerre sur terre, du 18 octobre 1907, qui est en vigueur aujourd'hui.

Ces dispositions furent appliquées à plusieurs reprises, notamment au cours des deux guerres mondiales. Le cas le plus connu est l'internement du 45^e corps d'armée français, qui fut encerclé par les blindés allemands du général Guderian, comme l'Armée de l'Est l'avait été par l'infanterie prussienne 70 ans auparavant, et qui fut contraint de chercher refuge en Suisse. Le 18 juin 1940, alors que le maréchal Pétain venait de demander l'armistice et que le général de Gaulle lançait de Londres son appel à la résistance, quelque 45 000 hommes – dont 29 000 Français et Marocains et 12 000 Polonais – franchissaient la frontière à quelques kilomètres au nord-est des Verrières. Tandis que les Français et les Marocains étaient rapatriés en janvier 1941, à la suite d'un accord intervenu entre l'Allemagne et la France de Vichy, les Polonais restèrent internés en Suisse jusqu'à la fin des hostilités. (3)

Lire également (2004): Il y a soixante ans, 40 000 soldats français et polonais trouvaient refuge dans les Franches-Montagnes

«Epilogue lugubre»

«Toute la génération d'hommes qui, en Suisse, a assisté à ce lugubre épilogue d'une guerre cruelle en a gardé, impérissable, le tragique souvenir. Jamais on n'avait vu, dans cet heureux pays, pareil désastre», écrit le colonel Edouard Secretan en conclusion de son histoire de l'Armée de l'Est, qui reste, aujourd'hui encore, l'ouvrage de référence sur ces événements. (4)

L'état de délabrement des troupes, le fait aussi qu'elles furent réparties sur la plus grande partie du territoire suisse frappèrent profondément les imaginations. Cela provoqua un magnifique élan de solidarité dans les villes et villages que traversèrent les soldats français et, plus encore, dans les localités où ils furent hébergés en attendant de pouvoir rentrer dans leur pays. Cet élan

de solidarité a contribué à renforcer la cohésion de la Confédération. Ce fut aussi la première grande action de secours de la Croix-Rouge suisse, fondée quatre années auparavant.

Le panorama des Verrières

L'impression profonde qu'avait provoquée l'arrivée des soldats français conduisit également de nombreux témoins à vouloir immortaliser cet événement extraordinaire par la plume ou par le pinceau.

Le témoignage le plus remarquable est le fameux *Panorama des Verrières* du peintre genevois Edouard Castres, inauguré à Genève le 24 septembre 1881. La rotonde avait des dimensions imposantes: 40 mètres de diamètre et 28 mètres de haut; le panorama qui couvrait la paroi intérieure avait une hauteur de 14 mètres. «L'illusion est complète [...] et tout l'ensemble est d'un effet saisissant», écrivit alors le *Journal de Genève*. (5)

Le *Panorama des Verrières* resta exposé à Genève jusqu'en 1889. Il fut ensuite déplacé à Lucerne où on peut le voir aujourd'hui.

1) Colonel Edouard Secretan, «L'Armée de l'Est (20 décembre 1870 – 1er février 1871)», 2e éd., Neuchâtel, Attinger Frères Editeurs, 1894, 590 pages.

2) Major E. Davall, «Les Troupes françaises internées en Suisse à la fin de la guerre franco-allemande en 1871», Rapport rédigé par ordre du Département militaire fédéral sur les documents officiels déposés dans ses archives, Berne, 1873, pp. 42-44.

3) Edgar Bonjour, «Histoire de la neutralité suisse», traduction de Charles Oser, Neuchâtel, La Baconnière, 1970, tome VI, pp. 41-95; André Lasserre, «Frontières et camps. Le refuge en Suisse de 1933 à 1945», Lausanne, Editions Payot, 1995, pp. 150-158.

4) Secretan, op. cit., p. 557.

5) «Journal de Genève», 28 septembre 1881.

A propos de l'auteur: François Bugnion, est Docteur en Sciences politiques et ancien directeur au Comité international de la Croix-Rouge.

